

N° 25



2008

Revue annuelle du
P.E.N. CLUB DE MONACO

Poètes • Essayistes • Nouvellistes •

SOMMAIRE

Page	Titre et auteur
1	Propos à propos d'un fabuleux joueur de flûte <i>par Robert Roc</i>
4	Il y aura toujours... <i>par Jeanne Maillet</i>
4	Paquetages <i>par Jeanne Maillet</i>
5	Un certain 22 octobre Pour René de Obaldia <i>Par Alain Pastor</i>
10	Attachements <i>par Corinne Roehrig-Saoudi</i>
11	Le dernier des aléphanistes <i>par Robert Fillon</i>
15	L'hôpital du futur La chirurgie InterQuanta <i>par Corinne Roehrig</i>
17	Mots, Expressions et Phrases d'une vie (Extraits d'un livre à paraître chez Liamar) <i>par René Novella</i>
22	Poèmes <i>par Rober Roc</i>
24	Bref historique du Pen Club

Le Centre de Monaco du PEN CLUB international et son bureau se sont interdit toute censure sur le fonds et même l'orthographe des textes de cette revue. C'est donc sous l'exclusive responsabilité de chaque auteur qu'ils y paraissent. Il en est de même pour les reproductions de photographies, dessins, etc., fournis par un auteur pour illustrer son texte.

Illustration première de couverture :
Danièle Lorenzi-Scotto

PROPOS A PROPOS D'UN FABULEUX JOUEUR DE FLûTE

par Robert Roc

C'était au treizième siècle, au temps où, soutenu à Gênes par les Gibelins menés par les Doria et les Spinoza, l'Empereur germanique contestait les pouvoirs temporels de la papauté pour laquelle dans cette puissante république maritime, avaient pris fait et cause les Guelfes rassemblés autour des Fieschi et des Grimaldi.

Alors que, bannis, ces derniers s'étaient placés sous la protection du Comte de Provence, en 1284, à près de mille kilomètres à vol d'oiseau de l'altière forteresse gibeline de Monaco, dont quelques années plus tard allait s'emparer par ruse l'exilé Francesco Grimaldi, dans le vaste empire germanique et plus précisément en Basse Saxe la prospère ville hanséatique d'Hamelin aurait été le théâtre tout au début de l'été d'un étrange événement dont fera état, des décennies plus tard, le texte versifié ci-après : « par un flûtiste tout de couleurs vêtu cent trente enfants nés à Hamelin furent séduits et perdus au lieu du calvaire près de Koppen », c'est à dire près d'une colline flanquant cette cité.

Ces vers sont-ils l'expression de la réalité ou le reflet d'une légende dont, en identifiant le flûtiste au diable, un dénommé Jobus Fincelius fit état en 1556 dans son écrit « De miraculis sui temporis » ?

« Merveille de l'époque » ou réalité ?

Toujours est-il que l'histoire du flûtiste d'Hamelin devait un tantinet inspirer Wolfgang Amadeus Mozart dont, créé à Wien le 30 septembre 1791 deux mois avant sa mort, l'opéra préféré de Ludwig van Beethoven, « die zauberflûte », bruit des sons ineffables accompagnant le prince Tamino et son aimée Famina dans des épreuves symboliques rappelant celles de l'initiation maçonnique par lesquelles il était lui-même passé.

Cette mozartienne « flûte enchantée » fait pendant en effet à l'envoûtant pipeau du dératiseur d'Hamelin encore que l'on ne sache s'il était ou non magique ou démoniaque.

En une époque où, en Allemagne, certain courant littéraire, le Storm und Drang, réhabilitait la tradition populaire des volkslieder, Johann Wolfgang von Goethe s'inspira de l'histoire du flûtiste d'Hamelin en inscrivant ainsi en 1808 son « Faust » dans la perspective d'une condition humaine écartelée entre le bien et le mal personifiée par le tentateur Méphistophélès puis en faisant en 1833 de son œuvre initiale un drame métaphysique dont, marquée au sceau du catholicisme, la fin contrastait avec ses convictions personnelles puisque, en

réaction au prosélytisme exacerbé de son ami Johann Lavata, il s'était initié lui également aux mystères de la franc-maçonnerie.

Si, publiée en 1588, la « tragical history of Dr. Faustus » de Christopher Marlowe, un contemporain de William Shakespeare, n'avait aucun rapport avec l'histoire du dératiseur d'Hamelin, celle-ci, par contre, retint l'attention tant des deux frères Grimm, Jakob et Wilhelm, – lesquels en 1812 dans le judicieux souci de sauver de l'oubli les témoignages du passé, l'avaient incluse dans un recueil consacré aux deutsche sagen, aux légendes germaniques – que de Prosper Mérimée la racontant à son tour en 1829 dans « les Reîtres » et de Robert Browning lui consacrant un poème en 1849.

L'histoire du joueur de flûte d'Hamelin devait inspirer aussi Heinrich Marschner dont l'opéra « Hans Heiling » fut créé à Berlin en 1883 quatre années après qu'ait été donné en première à Leipzig l'opéra consacré par Victor Ernst Nessler au « Rattenfänger » d'Hamelin.

Si ce chasseur de rats, ce « ratcatcher » devait une quarantaine d'années plus tard être la vedette d'un poème de Marina Tsvetaieva, personne ne pût jamais être en mesure d'affirmer ou infirmer la réalité de la tragédie dont six siècles auparavant la florissante cité d'Hamelin aurait été le théâtre et un bien étrange personnage le principal acteur.

On devait sans doute à l'époque savoir tout alentour que la proverbiale pingrerie de ses habitants ne les empêchaient pourtant pas de faire don de succulentes nourritures à des chats sacralisés à la manière dont les considéraient les Egyptiens au temps des pharaons... ce qui aurait fait qu'aussi fastueusement traités ces félidés auraient totalement inhibé leur instinct inné de prolifération pour n'avoir pas à partager davantage la manne comme leur comportement de prédateur pour n'avoir pas à se dépenser dans la chasse aux rats.

Or il se serait fait que, conséquence directe d'une soudaine surpopulation, toutes les femelles ayant chacune mis bas, sans qu'il en meure un seul, au moins douze petits, les rats des champs environnant la plantureuse cité se seraient mis à essaimer, pour un certain nombre d'entre eux, jusque dans ses murs.

Ainsi, au printemps de l'an 1284, sous l'œil paresseux de chats adipeux, l'arrivée d'intrus d'autant plus infernaux qu'ils étaient susceptibles de propager la peste aurait suscité des ravages matériels tels que, même

pourtant largement épandue, la mort aux rats se serait avérée impuissante à les combattre.

Déjà abasourdis de voir jusqu'aux livres de compte des commerçants et aux précieux registres des tabellions être agressés sans vergogne, les bourgeois d'Hamelin auraient tout à coup éprouvé une peur panique à la vue de rongeurs se faufilant de surcroît dans les berceaux garnis de chérubins.

Démunis devant ce fléau, ils auraient unanimement pris la décision d'offrir une récompense sonnante et rébuchante à qui parviendrait à l'enrayer... au moment même de la venue dans la ville en émoi d'un bizarre bonhomme à l'habit haut en couleur, une poche laissant émerger un pipeau dont, s'ils n'avaient eu l'esprit accaparé par le malheur les accablant, la vue aurait pu évoquer en eux le roseau grâce auquel Pan avait, paraît-il, réjoui les divinités olympiennes dans l'ignorance qu'en ce jonc des marais avait dû se métamorphoser une nymphe soucieuse d'échapper à jamais à son harcèlement sexuel.

Alléché par le conséquent pactole promis par les bourgeois à la mine atterrée, l'étrange arrivant se serait aussitôt déclaré capable de leur rendre leur quiétude tout en extirpant de son vêtement un bout de bois creux ouvert aux âpres ou légers souffles humains.

Incrédules, les gens d'Hamelin auraient-ils pu imaginer que l'instrumentiste allait pouvoir, grâce à lui, refouler les envahisseurs aux seuls sons d'une « chanson du rat » comme celle qui, des siècles plus tard, dans l'opéra de Charles Gounod créé à Paris le 19 mars 1859 devait interrompre la soudaine apparition de Méphistophélès auquel, à Milano, le 5 mars 1868, Arrigo Boito allait consacrer sa pièce d'une « chanson du rat » comme celle qu'Hector Berlioz fit entonner par Brander dans « La damnation de Faust » créée à Monte-Carlo le 18 février 1893...

Toujours est-il qu'au cœur de la cité d'Hamelin l'étonnant bonhomme se serait mis à tirer de son instrument des sons dont, s'il s'était trouvé en Orient, le timbre aurait pu faire entrer en extase ces derviches tourneurs à propos desquels leur maître Djâlal al Din al Rûmi rapportait que six siècles auparavant le prophète Muhammad lui-même avait subi l'enchantement de la mélodie s'élevant d'un roseau coupé par un chamelier sur le rebord du point d'eau où il était venu abreuver ses bêtes de bat sans se douter que cette mélodieuse tige y était née, paraît-il, d'une goutte de salive tombée des lèvres du gendre du dernier des porte-voix de l'Eternel alors que, ne se sentant plus capable de garder plus longtemps des secrets ésotériques, il les avait, pour éviter d'être parjure, chuchoté par dessus l'onde complice.

Paraissant être le reflet de ces mystères, la mélodie du joueur de flûte d'Hamelin marchant seul par les rues de la cité les aurait emplies de ses accents ineffables éveillant dans toute la gent campagnole l'envie impulsive de la suivre.

Se dirigeant, à très courtes enjambées, vers la Weser proche le bizarre instrumentiste n'aurait pas tardé à être aveuglé suivi par des centaines, des milliers même de rongeurs entraînés sous le charme jusque dans l'eau du fleuve où, loin de s'être volontairement noyés en se tenant suicidairement les uns les autres par leur longue queue comme leurs congénères de la région chinoise de Tsijang, tous se seraient laissés inconsciemment submerger.

Le joueur de flûte aurait ainsi rempli sa part du contrat top-là le liant aux bourgeois d'Hamelin mais, tout à la joie d'avoir enfin été délivrés du poids qui les oppressait, ces derniers seraient revenus, par laderie, sur leur parole, se refusant d'accorder sa récompense à l'attrapeur de rats.

Outré par un aussi cupide, inique et inqualifiable dédit, le joueur de flûte aurait même été reconduit illico jusqu'à l'une des portes de la cité.

Le cœur habité par le sentiment d'injustice témoignée à son égard, l'homme ulcéré se serait juré d'aussitôt revenir pour punir des habitants aussi ingrats.

Ainsi en certaine matinée d'un été naissant, celle du 26 juin 1284, le joueur de flûte méchamment éconduit se serait faufilé par les rues rendues désertes par l'impérieux appel des cloches, les bébés ayant été laissés dans leurs berceaux sous la surveillance d'attentionnées nourrices à gages, leurs sœurs et frères non encore en âge d'être des enfants de chœur vaquant à d'enfantines occupations dans des maisons désormais rattenfrei, libres de tout rat.

Tandis que, se croyant bons chrétiens, bourgeois et bourgeois d'Hamelin pieusement assemblés dans les lieux consacrés y invoquaient benoîtement le Seigneur, l'arrivant furtif, son instrument aux lèvres, se serait mis à en tirer de tels sons que, à l'image des oiseaux attirés au piège par un appeau, nombre de fillettes et de garçonnets, sans que s'en rendent compte les nourrices toutes alors simultanément accaparées par des bébés soudainement agités, auraient quitté incontinent, leurés par les accents du pipeau, leurs logis pour aveuglément suivre le joueur de flûte et être entraînés hors de la ville sans que, les rues étant alors pieusement désertes, nul n'ait pu s'en rendre compte et y mettre le holà.

Trop jeunes pour imiter Ulysse et ses compagnons se bouchant les oreilles pour ne point entendre l'anesthé-

siant chant des redoutables sirènes, les enfants se seraient tous laissés passivement mener vers un destin inconnu auquel, à lire les frères Grimm, n'eurent échappé que deux d'entre eux, un aveugle et un boiteux incapables de longtemps suivre le groupe, ainsi que, à ce qu'il fut dit par ailleurs, un troisième retenu par la recherche de sa redingote.

À l'issue des offices religieux, une centaine de parents à leur retour au logis auraient constaté dans la douleur et l'incompréhension la disparition qui d'une fillette qui d'un garçonnet.

Enveloppant l'indicible hébétude des familles non atteintes dans leurs œuvres vives, de consternantes lamentations auraient submergé la cité stupéfiée et effondrée se clamant victime d'une aussi maléfique machination qu'elle ne pouvait avoir été ourdie que par le Diable en personne.

Ce ne pouvait en effet qu'être l'œuvre du Malin si habile à charmer celles et ceux qui lui prêtent oreille et à les emmener sur les faciles chemins de la perdition car pourquoi s'en prendre à des enfants que les impuretés de la vie n'avaient pas encore contaminés ?

Si encore pareille volatisation avait pu présenter quelque analogie avec le biblique enlèvement dans un char de feu du prophète Elie, les parents concernés auraient peut-être pu s'en faire une raison mais en l'occurrence ?

Toujours est-il en que, faute d'aucun témoin et en l'absence de tout indice, aucune explication, en dépit de toutes les supputations, n'a jamais pu être donnée à la tragique et supposée disparition de quelques cent trente enfants dont nul jamais ne put savoir ce qu'il était advenu d'eux.

Et ce n'est pas l'image d'un joueur de flûte gravée aux alentours de l'an 1300 en mémoire de cet incertain événement sur un vitrail ornant l'église d'Hamelin pas plus que celle reproduite sur celui d'une église de Göslar qui donneront la réponse à cette lancinante énigme pas plus que les considérations formulées par Friedrich

Nietzsche lequel, en usant de la métaphore de l'attrapeur de rats, entendit seulement montrer que, symbolisant le monde souterrain, au moins un de ces rongeurs tapis au fond de chaque être humain fait de lui, s'il se laisse entraîner, la proie de passions et de pulsions anesthésiant l'âme.

Sigmund Freud lui-même, dans « L'homme aux rats » assure que, réputés impurs, ces animaux endossent une connotation sado-anale les reliant à la possessive notion d'argent qui fait qu'ils peuvent être considérés comme une image de la cupidité et de l'avarice, de cette avarice dont, par ailleurs, firent montre les habitants d'Hamelin, de cette avarice qui, faute de chats dératiseurs, aurait été à l'origine de la mystérieuse évanescence de nombre de leurs chérubins.

Sans doute certains les auraient tenus pour victimes d'une noyade collective sans pourtant que jamais le fleuve n'ait restitué en aval un seul de leurs corps.

D'aucuns auraient même pensé qu'ils avaient pu être entraînés à prendre part à une de ces croisades d'enfants comme il s'en produisait parfois à l'époque mais aucun n'en serait jamais revenu.

D'autres se seraient ralliés à l'idée qu'ils auraient pu être enrôlés par un recruteur pour fonder une nouvelle bourgade en ces années de colonisation des confins orientaux de l'empire germanique mais ce n'étaient encore que des enfants peu aptes à assumer pareille tâche.

Quelques uns même, doutant qu'ils aient pu être écartés de la ville par peur d'une possible contagion urbaine épidémique, se seraient mis dans la tête que seul le Diable en personne détenait le pouvoir de les mener hors les murs jusqu'à une grotte flanquant une proche colline au fond de laquelle ils auraient basculé dans un autre monde.

Quelles qu'aient pu être toutes ces supputations, l'énigme est demeurée entière tout comme est restée à jamais inconnue l'identité du joueur de flûte d'Hamelin...

IL Y AURA TOUJOURS...

par Jeanne Maillet

*Il y aura toujours un chant pour nous séduire,
Une abeille, un parfum de silence au verger,
Une pomme sur l'arbre, une fleur d'oranger,
Une fille qui danse loin dans son sourire!*

*Il y aura toujours un masque pour le pire,
Un caprice de miel sur le cœur outragé,
Un éclat de vin doux sur le champ ravagé
Où la vigne tranquille, doucement, respire...*

*Il y aura toujours un poète pour dire
« marchons ensemble, amis, vers ces lieux protégés
où bleuit le manteau de ce petit berger
qui a tant de secrets merveilleux à nous dire !... »*

4

PAQUETAGES

par Jeanne Maillet

*Déliez tous vos paquetages
Voyageurs des quatre saisons !
L'oiseau qui lisse son plumage
Chante si près de vos maisons !*

*Déliez, déliez bien vite
Les fardeaux qui bouclent vos cœurs.
Un à un succombez au rite
De l'attente et de la douceur.*

*Il y a plus de chance à vivre
Quelques instants sous votre toit
Parmi les contes de vos livres
Que de courir à hâte, à diu !*

*Si vous pensez: « Que lui importe !
Chacun peut faire ce qu'il veut »
Bien sûr, mais moi j'ouvre ma porte
En offrant ma table, mon feu.*

*Alors déposez vos bagages
le voulez-vous ? Pour ce moment
où vous lirez sur mon visage
que c'est bien vous, là, que j'attends !*

UN CERTAIN 22 OCTOBRE

Pour René de Obaldia

Par Alain Pastor

Le 22 octobre 2008, le dramaturge René de Obaldia fêtait ses quatre-vingt-dix ans ; le même jour, je célébrais mon demi-siècle. J'ai eu alors l'idée de rendre hommage à René de Obaldia, en mêlant, dans le petit texte qui va suivre, nos deux anniversaires. Pour sa bonne compréhension, il est bon de se souvenir que René de Obaldia, fils d'un Consul du Panama, est né à Hong Kong ; membre de l'Académie française, fauteur de 22, il est l'auteur, entre autres, de : Fugue à Waterloo, Le Satyre de la Villette, Edouard et Agrippine, Le Vent dans les branches de Sassafras, le Général inconnu, le Cosmonaute agricole, le Grand Vizir, Tamerlan, et, bien sûr, Genousie. J'ajoute, ces deux éléments étant ici évoqués, que je suis kinésithérapeute, et membre de l'Alliance française de Monaco.

Alain Pastor

Sur la scène, deux hommes, une table rehaussée d'un miroir, sur laquelle est posée une bouteille, on supposera de la vodka. En arrière-plan, un rideau.

L'Officiel : un verre à la main, on doit comprendre à son attitude que ce n'est pas le premier. Ils sont là, derrière le rideau.

L'Organisateur : Oui.

L'Officiel : C'est impressionnant.

L'Organisateur : Quoi donc ?

L'Officiel : Ce silence. On se croirait au théâtre.

L'Organisateur : Les invités ne sont pas tous arrivés.

L'Officiel : Dites, comment trouvez-vous mon costume ?

L'Organisateur : Il est parfait.

L'Officiel : C'est un pied-de-poule ; il a appartenu à l'un de mes ancêtres, un cosaque ; on disait que c'était un homme cruel mais coquet, quand il était sobre. Il lève son verre. Je bois à son souvenir.

L'Organisateur : C'est charmant.

L'Officiel : N'est-ce pas ? Dans ma famille, l'élégance a traversé les générations.

L'Organisateur : Ironique. Avec la vodka, on dirait.

L'Officiel : Vexé. Oh ! juste quelques verres. C'est pour chauffer ma voix. Il s'approche du miroir. Auriez-vous un peigne ?

L'Organisateur : Tenez.

L'Officiel : Merci. J'ai vendu le mien, la semaine dernière.

L'Organisateur : Bien ! Maintenant, si vous le permettez...

L'Officiel : Chut !

L'Organisateur : Que se passe-t-il ?

L'Officiel : J'ai l'impression que l'on marmotte derrière nous.

L'Organisateur : Sans doute les invités qui prennent place ; la cérémonie va commencer. Deux mots sur son déroulement...

L'Officiel : Je vous écoute. A votre santé ! Il va se servir un autre verre.

L'Organisateur : Il faudra d'abord que je vous annonce... et là, j'ai un petit souci... sur ma fiche, c'est un peu confus... dois-je dire : Maître ou Maestro ?

L'Officiel : En fait, ni l'un, ni l'autre. Ces titres, c'est seulement pour briller en société. Je vais vous faire une confidence ; à voix basse. Dans l'intimité, ma femme m'appelle : son petit minestrone.

L'Organisateur : Mais, vous avez bien un titre officiel ?

L'Officiel : De part mes origines socioculturelles, j'ai droit au rang de Succulence.

L'Organisateur : Succulence ? Oui, ça sonne bien ! Je reprends donc ; comme vous le savez, nous sommes aujourd'hui le 22 octobre...

L'Officiel : Déjà !

L'Organisateur : Comment ça, déjà ?

L'Officiel : Vous faites bien de me le rappeler ; c'est l'anniversaire d'un de mes amis ; pour ses cinquante ans, il a préparé une petite fête ; et, comme il écrit, nous allons jouer ce soir un impromptu de sa création ; sur le



ton de la confidence - entre nous, il faut être indulgent ! - Navré, mon ami ; un dernier verre, et puis je vous laisse...

L'Organisateur : Où allez-vous ?

L'Officiel : Il faut que j'aie répéter, je ne connais pas bien mon texte.

L'Organisateur : Attendez ! Justement, comme vous le savez, nous célébrons aussi un anniversaire, celui d'une personnalité...

L'Officiel : Ah ! bon ! De qui s'agit-il ?

L'Organisateur : Il s'agit d'un écrivain, un célèbre dramaturge. Et nous comptons bien sur vous pour le fêter dignement.

L'Officiel : Un écrivain ? Diable ! Que vais-je bien pouvoir lui raconter ?

L'Organisateur : Vous n'aurez qu'à causer de littérature.

L'Officiel : Littérature ? Shakespeare, Molière, tout ça... zut ! je connais mieux l'Histoire.

L'Organisateur : Eh ! bien vous parlerez de l'histoire de la littérature, comme ça tout le monde sera content ; vous citerez quelques titres de livres, ça fait toujours son effet.

L'Officiel : Ah ! oui, bien sûr, les livres.

L'Organisateur : Je suppose que vous en avez déjà lu.

L'Officiel : Hier soir, j'ai lu Guerre et Paix.

L'Organisateur : Bravo ! Il sera content de l'apprendre. Vous y ferez allusion dans votre discours.

L'Officiel : Quel discours ?

L'Organisateur : Il était aussi prévu que vous prononciez quelques mots de félicitations.

L'Officiel : Désolé, pas le temps !

L'Organisateur : Sur un ton de reproche. Vous me contrariez.

L'Officiel : Il est un peu gris. Ecoutez ! Pour vous faire plaisir, votre écrivain, je vais lui serrer la main, et lui donner une bonne claque dans le dos ; c'est une marque d'affection chez les Trappistes ; je suis sûr que ça va le toucher. Et puis après, salut la compagnie !

L'Organisateur : Votre Succulence, il faut un discours ! C'est l'usage.

L'Officiel : Eh ! mon cher, vous n'aviez qu'à prévoir une doublure.

L'Organisateur : On s'obstine ! Très bien ! Mais vous ne toucherez pas votre cachet.

L'Officiel : Quoi ? Je me plaindrai en haut lieu ! J'ai le bras long, et je sais faire le dos rond s'il le faut.

L'Organisateur : Vous pouvez bomber le torse, ça me fait une belle jambe ! J'appelle tout de suite mon bras droit...

L'Officiel : Du calme ! On est entre gentlemen. Au fond, on descend tous de Pépin le bref ; allez ! buvons un coup pour saluer cette filiation. *Il boit seul.* Bon ! Il vous faut un discours ; attendez un peu, normalement, j'en ai toujours un dans la poche ; faut prévoir le coup ; on me sollicite, c'est bien beau, mais, moi, je ne sais jamais dans quelle galère je vais atterrir : faut-il commémorer le baptême de Clovis ou inaugurer des chrysanthèmes ? C'est sûr, il y a parfois des ratés ; l'autre jour, au bal de la Légion étrangère, j'ai balancé le discours prévu pour l'ouverture de la crèche municipale. *Il fouille ses poches.*

Là, voilà, dans ma poche revolver ; *il sort une lettre.* Alors... voyons voir si je peux broder là-dessus ; *il met ses lunettes.* Ah ! J'y suis : « Mon gros chaton, trois semaines après, j'ai encore la marque de tes griffes sur mon corps... » . *Géné.* Euh !... Ah ! non ! c'est un poème que j'ai recopié d'une anthologie, offerte pour ma première communion. Je regrette, mais je n'ai rien d'autre.

L'Organisateur : Vous pourriez improviser.

L'Officiel : Passez moi la bouteille. *Il se sert un verre.* Je vais dire : « Joyeux anniversaire ! », et m'en tenir là.

L'Organisateur : C'est un peu court.

L'Officiel : Il y avait pourtant l'essentiel.

L'Organisateur : Le temps presse ! Nous devons agir.

L'Officiel : Combien de temps reste-t-il avant le lever de rideau ?

L'Organisateur : Vingt-trois minutes et dix-huit secondes.

L'Officiel : Bien. Réglons nos montres. Au troisième top, il sera, il sera...

L'Organisateur : Il sera trop tard !

L'Officiel : Allons, il ne faut jamais désespérer. Rome ne s'est pas faite en un jour.

L'Organisateur : Et les invités qui affluent ! Entendez-vous le brouhaha ? Je crains qu'ils ne s'impatientent.

L'Officiel : Qu'on leur donne des brioches !

L'Organisateur : Notre budget était serré, on a seulement le gâteau, sans les bougies.

L'Officiel : Faites voir un peu la liste ? Il se peut qu'on y retrouve un comédien capable de me suppléer, car j'assume ma défaillance, comme disait Grouchy, après sa fugue à Waterloo.

L'Organisateur : Vous avez raison. Regardons bien. Au premier rang, on a les officiels.

L'Officiel : Les huiles, y a rien à espérer de ce côté-là ; ah ! si c'était pour bouffer le gâteau, on aurait le choix.

L'Organisateur : Nous avons les Lapis-lazuli...

L'Officiel : Ils s'incrument toujours ceux-là !

L'Organisateur : Le Grand Fauconnier nous fait l'honneur de sa présence, malheureusement sans son faucon, Goliath ; il est tombé malade après avoir mangé le chapeau d'une douairière. Elle s'était prise d'affection pour les rapaces.

L'Officiel : Pauvre bête !

L'Organisateur : On m'a signalé la présence d'Ornicar, mais on ne sait pas où il est passé.

L'Officiel : Inutile de le chercher. Il fait toujours le coup.

L'Organisateur : Le Duc et la Duchesse de Cosmogonie viennent de décommander, leur ballon dirigeable est en panne.

L'Officiel : Bien fait pour eux !

L'Organisateur : Par contre, on a dû éloigner les petites filles ; un satyre rôdait alentour.

L'Officiel : Que fait la police ?

L'Organisateur : Quant à l'Archevêque...

L'Officiel : C'est bon ! et les autres ?

L'Organisateur : Il y a les invités personnels de l'écrivain : Edouard et Agrippine, en compagnie d'un Général dont j'ignore le nom.

L'Officiel : Je le connais : c'est le Général inconnu.

L'Organisateur : Il y a un cosmonaute, en tenue de cosmonaute. Le grand Vizir est escorté par les membres du Club de Panama.

L'Officiel : Il a raison ; ce sont des gens de qualité.

L'Organisateur : John Emery Rockefeller a été évacué d'urgence. Quand le ventilateur s'est mis en route, il a sorti son revolver en hurlant : « Je sens le vent dans les branches de sassafras ! »

L'Officiel : Et l'écrivain ?

L'Organisateur : Il est assis au fauteuil numéro 22.

L'Officiel : Il va être déçu. *Soudain, exalté.* Allez ! Tant pis ! Je fonce, tête baissée, comme a dit Sanson à Louis XVI. Encore un petit verre, et je vais t'arranger ça.

L'Organisateur : Arranger, quoi ?

L'Officiel : Ton discours d'anniversaire ! je vais le faire là, devant toi. Dis donc, pour ton écrivain, tu as bien une notice biographique sous la main.

L'Organisateur : Voici.

L'Officiel : Bien ! *Il lit à toute vitesse, bla, bla, bla...*, J'ai soif ! *bla, bla, bla...* Alors, ce verre, ça vient ! *bla, bla, bla.* Parfait ! Je sais tout, à présent. Ouvre un peu tes oreilles ! Je commence, par le début : Né le 22 octobre 1918...

L'Organisateur : Attendez ! C'est risqué cette affaire. Il y aura des approximations, voire des inexactitudes.

L'Officiel : Tu préfères le discours en grande pompe, debout au garde-à-vous à te faire péter les varices ; le discours qui dure une plombe, et où tu finis en hypoglycémie, après avoir épuisé tes réserves d'alcool. Non ! mon vieux, raconter, c'est un art ; il faut de la fantaisie, de l'imagination, du rêve, de la légende, et de l'épopée ; de la métaphore et de la métonymie, ça c'est pour montrer que t'as de la culture ; des apocopes et des aphérèses, en veux-tu, en voilà, et enfin du chiasme ! oui du chiasme, mon ami ! du chiasme !

L'Organisateur : *Résigné.* Bon ! ben, allez-y.

L'Officiel : Je reprends. Né un 22 octobre, comme Alexandre le Grand, Jules César, Sinbad le Marin, et Don Juan...

L'Organisateur : *Inquiet.* Vous en êtes sûr ?

L'Officiel : A peu près ! J'ai un doute pour Sinbad le Marin. J'ne crois pas qu'il était Balance, mais plutôt Scorpion.

L'Organisateur : Une minute ! je vais vérifier.

L'Officiel : Pas la peine ! Le sablier tourne, faut que j'active ! Je continue, né en 1918 : 1918 ! Quelle époque ! Allez, là, j'y vais un bon coup : « Monseigneur, mesdames, messieurs, et tout le reste, en 1918, le XX^e siècle avait succédé au XIX^e, et Rome avait remplacé Sparte, ce qui mettait fin à la lutte greco-romaine. Carthage avait été détruite par un tremblement de terre. Du

coup, les Huns et les autres en avaient profité, mais pas pour longtemps, car l'époque appartenait déjà aux créateurs et aux découvreurs ; et quand Magellan faisait le tour du monde en quatre-vingt jours, on bâtissait des cathédrales et des aqueducs de Sylvius... bref, nous arrivons alors en 1958, où ceux qui étaient nés en 1918 avaient alors quarante ans... »

L'Organisateur : Succulence, je crains que nous nous égarions.

L'Officiel : Pas du tout ! mon ami. J'embrasse l'Histoire d'un claquement de langue. Il faut saisir le contexte dans lequel a baigné l'artiste, si tu veux éclairer son œuvre future...

L'Organisateur : Alors, vous avez oublié la guerre.

L'Officiel : La guerre ? Quelle guerre ? Il y en a eu tellement.

L'Organisateur : C'est souvent la même histoire. Un homme me racontait, un jour : « Ah ! la guerre ! Il y avait des jeunes, et des vieux, et des enfants aussi ; j'ai connu ces gens ; mais que sont-ils devenus ? Où sont-ils partis, tous ces gens que j'ai connus ? Je ne les vois plus, ils ont disparu. » J'ai répondu : « Ils existent encore ; ils sont toujours dans votre mémoire. »

L'Officiel : Voilà ! C'est ce que je voulais raconter ; d'abord, la Guerre du Feu, mais, pour gagner du temps, j'aurais commencé par la Guerre de Cent-Ans, puis celle de Trente-Ans, puis celle de...

L'Organisateur : Ca suffit ! Méfions nous de l'abondance. Je vous rappelle que nous célébrons un anniversaire.

L'Officiel : Je continue. « Dans les années...

L'Organisateur : Je préférerais que vous vous en teniez à notre dramaturge. Vous savez, dramaturge, romancier, poète, c'est du solide. On trouve toujours mille anecdotes, pour expliquer ce que l'artiste ignorait de lui-même. Tenez ! Voici ma fiche pour vous rafraîchir la mémoire.

L'Officiel : J'aimerais mieux rafraîchir mon gosier.

L'Organisateur : Après que vous aurez fini.

L'Officiel : Alors, je me dépêche. Saviez-vous, pour votre écrivain, qu'il s'agissait d'une vocation précoce ? A l'âge de quatre ans, il voulait déjà devenir dramaturge quand ses camarades jouaient encore au cerceau et au jokari.

L'Organisateur : Je l'ignorais.

L'Officiel : Ca vous en bouche un coin ! Et, ce n'est pas fini ; à dix ans, il pouvait traduire Le Corbeau et le Renard en douze langues, dont le monégasque !

L'Organisateur : Quel polyglotte !

L'Officiel : Et quel savant ! Devant son maître d'école, il mettait en doute la théorie du Big Bang, bien qu'elle ne fût pas encore définie. Plus tard, pour preuve de sa modestie, il admit s'être trompé sur ce point.

L'Organisateur : C'est très honnête. Avec un tel potentiel, il aurait pu conseiller les puissants.

L'Officiel : Tamerlan, par exemple.

L'Organisateur : Pourquoi pas. Allez ! on avance.

L'Officiel : J'ai un trou. Et quand cette défaillance survient, mon médecin recommande toujours un petit verre d'alcool. *Il veut aller se servir.*

L'Organisateur : *Il le retient au passage.* Pas question ! Vous n'avez qu'à parler de ses voyages, cela nourrit toujours l'imagination ; rappelez vous le dicton : les voyages forment la jeunesse d'un écrivain.

L'Officiel : Que puis-je dire ? Piéton, il a visité Paris, seulement muni d'une boussole. Puis, il a traversé la Cordillère des Andes, vêtu d'un maillot de bain et chaussé d'espadrilles. Il a chassé le mérrou en Mer Rouge... Dites, je fatigue un peu. J'ai la langue sèche et le verre vide.

L'Organisateur : Continuez, ça va venir.

L'Officiel : Au cours de ses pérégrinations, il a connu des américains, des amérindiens, des amazones, des amanites, des amas de ferraille... et puis il en a eu marre ! Il est rentré à la maison, et il s'est dit : quand on a de l'imagination et du talent, on devient écrivain ! Et hop ! le voici maintenant au travail, car un écrivain doit d'abord écrire et non pas danser la polka.

L'Organisateur : « Nulla dies sine linea », comme dit mon kinésithérapeute.

L'Officiel : Dites, si quelqu'un pouvait prendre le relais... toute cette histoire, ça m'a donné soif. *Il va se servir un verre.*

Entre une jeune femme, plutôt jolie ; elle ignore les deux hommes et se place au centre.

L'Organisateur : Ciel ! Une apparition !

L'Officiel : Ce n'est qu'une femme !

L'Organisateur : Une femme ! *Charmé.* Dites plutôt : une créature de rêve, une Déesse descendue de l'Olympe, Vénus, l'Amour...

L'Officiel : Eh ! Oh ! Vous n'auriez pas vidé la bouteille de vodka ?

L'Organisateur : *Délicat.* Pardon, mademoiselle...

La Jeune Femme : *Brusque*. Madame ! Je suis une madame !

L'Organisateur : *Dégrisé*. Vous aviez raison, c'est bien une femme. *A la jeune femme* : Vous venez pour la cérémonie ?

La Jeune Femme : C'est extraordinairement exact ; je suis venue spécialement de Genousie, à la demande de l'auteur...

L'Organisateur : L'auteur ? Celui dont nous célébrons l'anniversaire ?

La Jeune Femme : Auteur, pas même chose ! Là, derrière rideau, écrivain ! grand dramaturgos ! lui, française Académie, œuvre faire tour du monde, moi avoir travaillé pour lui ; lui, comme papa à moi. *Changement de ton*. Non, je veux parler de l'auteur de ce petit divertissement ; il y a quelques mois, nous nous sommes rencontrés ; il m'a écoutée, puis, après avoir posé, sur sa table de lecture, un livre d'un certain Henry Beyle, il a soupiré : « Ah ! le 22 octobre, j'aurai cinquante ans, est-il bien possible ! cinquante ! je vais avoir cinquante ans, il serait bien temps de me connaître ».

L'Organisateur : C'est drôle, tout à coup, vous parlez bien français.

La Jeune Femme : J'ai appris ça à Alliance française, en Genousie. Mais s'il plaît à toi, pas couper parole !

L'Organisateur : *Troublé*. Moi m'excuser.

La Jeune Femme : « Voudrais-tu être mon messenger ? »

L'Organisateur : Avec joie !

La Jeune Femme : Non ! Auteur dire ça à moi. « Le 22 octobre prochain, jour de nos anniversaires communs, je désirerais rendre hommage à René... »

L'Organisateur : Ecoutez, jolie et ravissante madame, on est justement là pour l'occasion ; nous allons donc vous accompagner dans cet hommage.

La Jeune Femme : Pas possible ! Auteur dire aussi, maintenant, vous plus beaucoup de répliques, activer

avant... comment il dit ça ? En genousien, nous dire : « Teteaklak, kourinov zim zoun, kassevov. »

L'Organisateur : Oh ! Quelle harmonie ! Quel délicieux accent au service d'une langue si poétique, si chantante ; et comment traduit-on en français cette douce mélodie ?

La Jeune Femme : « Il est temps de fermer vos gueules ! »

L'Organisateur : Je préférerais la version originale.

L'Officiel : *Furieux*. Minute, ma jolie ! L'auteur ? De quoi se mêle-t-il celui-là ? Ce n'est pas ce blanc-bec qui va me dicter mon texte. Succulence, peut-être, mais artiste, d'abord ! Et un vrai ! Sache, Poupée, que pendant que tu suçais encore ton pouce, bibi, il chantait « Il était un petit navire » dans les plus grands music-halls du monde entier ; et qu'il créait « Une coccinelle ne fait pas le printemps » à la Nuit des Consuls, au théâtre de Hong Kong. Alors tu ferais mieux de... gloups ! *Il essaie de parler mais aucun son ne sort de sa bouche.*

La Jeune Femme : J'avais prévenu lui ; mais pas écouter, continuer faire cabotin ; on parle toujours trop ; dire toujours essentiel avec peu de mots...

L'Organisateur : Vous avez raison, c'est comme en amour, il faut être direct : *il s'approche de la jeune femme*. Oh ! ma chérie, vous avez des yeux magnifiques, ils sont bleus, bleus comme...

La Jeune Femme : Toi, imagination d'un crapaud.

L'Organisateur, vexé : Un crapaud qui vous aime.

La Jeune Femme, dure : Silence ! ramasseur de vestes. Moi déjà aimer Christian, une fois, stop ! pas recommencer même histoire ; faire entrer ça dans crâne ; toi, subalterne, sans-grade, pion sur échiquier, roue numéro cinq du carrosse. Toi, maintenant, imiter carpe.

L'Organisateur : Mais, madame ! gloups... *même sort que l'officiel.*

La Jeune Femme, souriante : Enfin, seule ! Vrai rôle commence, déployer parchemin, et lecture de message : « Kari éminemev turgetof René ov Obaldia, kasserel tantirev, kaf, Innocentines, Obaldiableries, eve numerov, gourmanif, coulir, Nonante, gurminov ! gurminov ! gurminov ! happy birthday ! » Voilà ! pas traduire en français, car vous savoir genousien. Je vous embrasse.

ATTACHEMENTS

par Corinne Roehrig-Saoudi

Je me souviens des longs moments où tu me racontais ton Algérie. Les jours où ton cœur était léger, détaché des drames d'après. Tes yeux bleus si clairs scintillaient presque. Tu commençais toujours par la même phrase de ta vie de femme heureuse et tu disais : « quand j'ouvrais les volets, un beau matin, que l'air était plus vaporeux, plus doux, et que l'abricotier des voisins, dans la nuit, s'était couvert de fleurs, alors je savais que le printemps était revenu, je respirais profondément, je respirais la vie et le bonheur ».

Et puis, bien calée dans ta chaise, un café au lait fumant devant toi sur la table de cuisine, tu te laissais aller à remonter plus loin, dans ton enfance, à évoquer tes vagabondages interdits du côté de la médina et du marché arabe. Là, tu t'asseyais, à l'abri d'un créneau écroulé, sur l'enceinte antique qui surplombait la place. Tu te perdais dans les couleurs bariolées des robes et des épices, qu'il te semblait sentir de là-haut, tellement tu connaissais déjà par cœur leur parfum entêtant. Tu te laissais éblouir par le jaune orangé des plats de cuivre et les fouillis d'étoffes, envieuse d'y plonger tes mains. Il te semblait percevoir le cliquetis des bracelets d'or et d'argent. Tu tendais l'oreille désespérément vers le conteur d'histoires, pour tenter de cueillir des bribes de ses contes fantastiques, ses contes des mille et une nuits, pleins de princesses en pleurs sorties tout droit de son imagination fertile. A ses mimiques et à celles de son auditoire, captivé, tu pouvais deviner la détresse, l'abandon, la violence, la beauté, et enfin l'arrivée du héros, la fin enchantée, toujours figurée par deux mains sur le cœur et un regard tourné vers le ciel. Ceux qui t'impressionnaient le plus, c'étaient le charmeur de serpents et l'arracheur de dents. Quand le premier faisait sortir le serpent de son sac, quand le second prenait ses tenailles, tu ne pouvais t'empêcher de rentrer ta tête dans tes épaules, de te boucher les oreilles et les yeux, comme si par magie le fait de ne pas les voir ni les entendre allait les faire disparaître. Mais c'était plus fort que toi, il fallait que tu regardes, que tu frissonnes, que tu te laisses hypnotiser un moment par les ondulations du serpent et les volutes aigrettes du pipeau.

Petite fille, je t'écoutais attentivement. Je percevais le trouble, l'envoûtement, l'ensorcellement d'une terre adorée. Ton élan, ton ravissement, puis ta tristesse infinie et brutale me laissaient sans voix.

Et puis le temps a passé. Le gris s'est installé. Un jour tu m'as quittée.

Alors j'ai oublié.

Oublie-t-on jamais les émotions qui vous ont nourri ?

Aujourd'hui...

J'aurais dû m'en douter, avoir un pressentiment, moi qui revenais - paisiblement ? - fouler le sol qui m'avait vu naître.

Aujourd'hui... Quand j'ai ouvert les volets de ma chambre d'hôtel, le ciel était tiède et vaporeux, je l'ai aspiré à pleins poumons, profondément, avec une jubilation immédiate. Je me suis penchée à la fenêtre, j'ai vu un arbre en fleurs, et j'ai su que c'était un abricotier.

Saisie par l'urgence, je me suis habillée et j'ai couru vers la place du marché.

Les deux pieds plantés dans la poussière cramoisie, j'ai stoppé net et j'ai tout vu, tout absorbé, tout embrassé d'un coup.

Le spectacle que tu avais imprimé dans ma mémoire était là, devant moi. L'atmosphère, les odeurs, les couleurs, le mouvement, la rumeur, les hommes et les femmes. J'ai humé à plein nez le cumin, la coriandre et le ras el hanout... J'ai aperçu mon reflet déformé dans le brillant des plats à couscous... J'ai enfoui goulûment mes deux mains dans les tissus soyeux, les foulards et les robes... Et quand le charmeur de serpent s'est approché, j'ai tendu docilement mon cou pour qu'il y enroule la bête.

Autour de moi, la foule amicale se pressait. On me touchait, on me parlait et je ne comprenais rien.

Rencontre. Révélation. Vertige.

Etourdie, j'ai senti l'énergie de la terre me pénétrer, m'arrimer. Je le vivais enfin - enfin ! - ton paradis perdu, que j'avais cru disparu avec toi. Je n'arrivais plus à esquiver, à mentir, je t'entendais, je te voyais, là, assise dans ta cuisine. Le flot des douleurs et des bonheurs des générations anciennes m'a assommée, soudée à jamais à ton histoire, notre passé composé.

J'étais arrivée chez moi.

Foudroyée, toujours debout avec mon serpent autour du cou, j'ai fondu en larmes, à gros bouillons libérateurs et intarissables. Le charmeur a cru m'avoir effrayée, certains spectateurs ont ri, d'autres sont venus me consoler de ce choc d'amour et de reconnaissance imprévu, terrible, puissant et régénérateur.

Et j'ai levé les yeux pour voir si là-haut, tout là-haut, bien plus haut que le mur d'enceinte, ton regard bleu si clair avait rempli le ciel.

LE DERNIER DES ALÉPHANISTES

par Robert Fillon

Aux murs de soutènement verticaux, aux parapets bien alignés, à la largeur régulière de la route, on reconnaissait l'ouvrage militaire. Dans cet arrière-pays montagneux, le tracé, horizontal, suivait la courbe de niveau. L'absence d'imagination des ingénieurs en uniforme avait ici provoqué une incongruité poétique. Et c'est par le pur hasard de deux mondes, le civil et le militaire, qui sans se comprendre se rejoignent parfois que cette route desservait Pagasse, le groupe de maisons où habitait Paul Biraud dans sa vieillesse.

Ce n'était pas un véritable hameau, plutôt une maison familiale de cultivateurs qui, s'étant agrandie par la construction d'ailes successives, aurait un jour – et sans qu'aucun des constructeurs n'en ait jamais pris conscience – perdu son identité visuelle de maison unique, pour ressembler, vue de loin lorsqu'on arrivait par la route militaire, à un hameau auquel manquait cependant une caractéristique fondamentale : les ruelles. Autrefois, ces maisons étaient desservies, depuis la vallée de la Royance qu'on apercevait en bas et qui était devenue entre-temps une sorte de vaste zone industrielle, par un sentier muletier qui grimait raide ; mais depuis les années soixante, l'existence de la route avait amené dans le quartier beaucoup de citadins qui y avaient bâti leur maison de campagne et s'acharnaient sur leur tondeuse, le week-end, en attendant de pouvoir se fixer sur place pour y oxygéner leurs vieux jours.

Paul Biraud était propriétaire de l'ensemble des maisons groupées. On ne sait exactement d'où lui est venu l'argent, à lui qui fit profession de pauvreté, et même d'une certaine misère allant jusqu'au négligé et même à la saleté, pendant toute sa carrière artistique publique. Les aléphanistes apparaissaient alors comme un mouvement artistique en pleine expansion. Et Paul Biraud en était le chef : il était de toutes les manifestations, donnait des interviews un peu partout, occupait par sa prose mensuelle ou trimestrielle trois ou quatre pages d'une bonne demi-douzaine de revues littéraires qui fleurissaient alors, se montrait

en photo ici et là, même s'il lui arrivait souvent – et cela démontrait encore davantage la conviction d'avoir affaire à une vraie *personnalité artistique* – de menacer les journaux d'un procès pour avoir publié une photo qui n'était pas la sienne, car elle le représentait sans moustache (alors que, de notoriété publique, il n'avait jamais eu un poil sur le visage et semblait même congénitalement glabre). Pour autant, Paul Biraud ne perdait pas une occasion de dire que son mouvement était le plus démocratique qui soit, qu'il n'excluait personne puisqu'il était capable de tout digérer ; qu'il ne comptait que des fidèles (desquels d'ailleurs l'infidélité pouvait parfaitement se tolérer, comme une manière de jouer son attachement sur un mode harmonique différent), pas d'officiels, pas de clergé, encore moins de Pape. Par ce dernier terme, Paul Biraud voulait bien sûr s'en prendre à André Breton. Le surréalisme, alors, faisait et défaisait les modes ; mais l'aléphanisme en arrivait à étonner agréablement ceux que les fulminations dictatoriales de l'auteur de *Nadja* commençaient à incommoder. Bref, on créditait de plus en plus souvent Paul Biraud et son groupe d'une certaine drôlerie plutôt bon enfant, au moment où les surréalistes passaient de plus en plus souvent pour des enqueteurs amidonnés.

Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, il a souvent été dit que Breton avait fait un gros chèque à Biraud pour se débarrasser de lui. La condition : qu'il quitte Paris. Il avait alors acheté les maisons où il vit encore aujourd'hui. Et le caractère hautement démocratique de l'aléphanisme n'avait pas suffi à le sauver de la décomposition. On ne s'était même pas tellement interrogé sur les raisons de ce brusque effacement, de la part d'un groupe de jeunes gens qui s'étaient pourtant signalés par leur capacité à engendrer le bruit et l'agitation, affirmant sans vergogne (ce slogan ferait sourire aujourd'hui, mais à l'époque il en arrivait encore à susciter des coups d'œil admiratifs, voire énamourés) : « Notre seule mesure, c'est la démesure ». Sans doute André Breton n'est-il pas pour rien dans ce silence aussi brusque

que largement partagé. Il est permis de penser que ses bienfaits intéressés s'étendirent au-delà de la personne de Paul Biraud. Et si ce dernier commit quelques articles dans lesquels il tentait d'expliquer savamment que l'acmé d'un mouvement artistique, l'accomplissement suprême auquel il peut aspirer consiste non pas à proclamer sa propre négation (ce qui ne serait rien), mais à consentir de son plein gré et comme s'il s'agissait d'un acte de justice nécessaire et immédiat, à la sentence de mort prononcée par d'autres, ces déclarations même n'eurent presque aucun retentissement. Et aujourd'hui, qui se souvient de l'aléphanisme ? Pendant quelques années, pourtant, Paul Biraud continuait de signer les lettres à ses amis « Paul Biraud, le dernier aléphaniste ». Ce n'était pas sans paradoxe, le mouvement étant supposé, dans sa propre théorie, n'être pas en voie de disparition mais, au contraire, avoir atteint sa dimension holistique.

L'interview de Paul Biraud, tâche que s'était confiée à lui-même Achille Sondarut, fondateur, directeur et rédacteur quasi unique de la revue littéraire « Didyme » (homme qui, heureusement pour lui, gagnait par ailleurs assez bien sa vie comme responsable d'une agence immobilière spécialisée dans la vente en viager) pouvait donc apparaître comme la phase préparatoire d'un hommage posthume ; un hommage qui, du reste, ne serait peut-être jamais publié nulle part, tant l'aléphanisme comme mouvement artistique avait perdu tout intérêt pour le lecteur contemporain et même l'« homme cultivé » en général. En fait, Achille Sondarut s'apprêtait tout simplement à écrire un texte de fiction. Et sans avoir besoin de faire appel à la moindre imagination : c'était toujours ça de pris. En attendant, il y avait une réalité à affronter : celle de ces marches hautes menant jusqu'à la porte d'entrée. Mon Dieu, mais qui a prétendu que nos ancêtres étaient de petite taille ? A force de faire pousser les plantes, ils avaient grandi eux-mêmes, par mimétisme. Des géants ! C'est nous qui sommes leur descendance miniaturisée.

« Les chanteurs barbouillent, les peintres chantouillent, les putrides intimident. Devise provisoirement quotidienne du dernier des aléphanistes ». Le dernier, encore ? Et avoir si bien réussi à oublier les autres ? A cet écriteau

punaisé sur la porte, Achille Sondarut ne put plus douter que le maître des lieux l'attendait. Il recevait donc son courrier et, plus étonnant encore, le lisait. D'ailleurs, la porte s'ouvrit avant que le visiteur ne frappe ; Paul Biraud guettait sans doute derrière quelque fenêtre, ou il avait entendu la voiture se garer un peu plus bas. Il portait barbe et moustache. Ce n'était donc pas lui, sur les photos d'autrefois ? L'homme sans poils, entre deux sexes, le meneur de jeu androgyne ? L'aléphanisme, une supercherie de l'histoire, vite recouverte par l'histoire elle-même ?

- A vous, à moi, dedans, dehors, entrez ou sortez. D'ailleurs, vous êtes déjà dedans ou dehors.

- Je suis venu vous poser quelques questions au sujet de l'aléphanisme. Ma revue littéraire...

- Nous chanterons l'opéra, ce sera ma seule réponse.

Le vieil homme était-il gâteux ou avait-il rassemblé ses dernières forces pour une ultime provocation ?

- L'aléphanisme ne peut jamais parler de lui-même. Il ne peut d'ailleurs être lui-même que lorsqu'on n'en parle pas. C'est pourquoi je suis le dernier. Mais même celui-là, vous l'avez raté, il est trop tard maintenant. Opéra, en action !

Paul Biraud désignait au fond de la pièce une reproduction agrandie et médiocre du visage de Rimbaud par Fantin-Latour. Rimbaud séparé de ses compères vilains bons-hommes, Arthur au regard d'acier, la folie dans les yeux, admirable et incompréhensible.

- « Je devins un opéra fabuleux », vous avez lu ça, non ? Il l'est devenu, il est là. L'opéra, rien à dire : écoutez seulement.

Bien sûr, il n'y avait que du silence dans la pièce. Manifestement, Biraud, qui n'avait presque rien dit, n'allait pas en dire davantage. A quoi avait-il occupé toutes ces années ? Il n'y avait pas de livres dans la pièce, seulement quelques meubles digne d'une brocante campagnarde. Était-ce une sorte de salon d'apparat, un lieu où l'on montre au visiteur tout ce qu'il peut voir et qui n'a pas de sens, afin de mieux lui cacher ce qui pourrait en

avoir un ? Biraud était seul ou pas dans cette maison. Impossible de le savoir, la question paraissait tout à coup déplacée.

Achille Sondarut ne prit même pas le temps de se ressaisir. Il n'avait plus qu'à sortir sans prendre congé, sans même le secret espoir qu'on le rappellerait pour lui dire que tout cela n'était qu'une farce.

Dehors, la lumière avait tout à coup viré au bizarre. Les ombres avaient accéléré leur mouvement et la teinte vert foncé de la végétation jouait les dissimulatrices. Le futur article d'Achille Sondarut se réduisait à néant. Après tout, il y avait bien d'autres sujets possibles que ce mouvement artistique qui n'intéressait plus personne et sur lequel nul n'avait plus rien à dire, si tant est que quelque chose ait jamais pu être dit.

La lettre arriva près d'un mois plus tard.

Cher Achille Sondarut,

Autant que vos états de service d'agent immobilier, votre réputation d'interviewer obstiné et néanmoins littéraire était bien parvenue jusqu'à moi et c'est pourquoi j'avais accepté de vous recevoir. Ne m'en soyez pas reconnaissant, je sais ce que je vous dois aussi, et d'abord une rupture salutaire avec le cours excessivement monotone des jours d'un homme vieux et désormais malade.

Je connais votre revue, ses quelques hauts faits et les autres. J'aurais voulu que votre visite se prolongeât et que nous puissions partager une tasse de thé camerounais : un vieil ami à jamais attaché aux régions équatoriales me l'expédie de là-bas et je vous assure que c'est le meilleur breuvage du monde. Après une vie où j'ai connu mille autres excitants, c'est en tout cas le seul qui me soit demeuré favorable.

Je ne voudrais pas que vous fissiez un mauvais procès aux aléphanistes, en tout cas au seul qui reste, c'est-à-dire moi. Sachez de toute manière que vous avez frappé à la bonne porte.

L'oubli dans lequel est aujourd'hui tombé l'aléphanisme est scandaleux et coupable.

Notre seul tort fut d'accepter de nous produire sans expliquer, quand d'autres ne savaient qu'expliquer sans jamais produire. Erreur fatale, en effet, faiblesse qui nous exposa à toutes les attaques et un peu plus tard à celle de l'oubli.

Le nom que nous nous sommes donné provient, comme vous l'avez peut-être lu quelque part s'il en reste quelque trace, de l'appellation des nombres transfinis. Le grand Georg Cantor, ayant inventé la théorie des ensembles, cherchait à réconcilier le continu et le discontinu. Bien avant nous autres artistes, il avait compris que l'infini mathématique comme l'infini esthétique sont des notions brutes, banales, en un mot : traumatisantes. L'infini de l'art se doit d'être multiplié par lui-même ; c'est à ce prix seulement que la beauté sera, non pas convulsive comme l'a prétendu bêtement notre vieil ennemi André Breton, mais tout simplement déflagratrice, ce qui devrait être notre but ultime à tous.

Je suppose qu'en tant que journaliste, vous apprécierez la précision d'un acte de naissance. C'était le 13 décembre 1952. Nous avons décidé d'interrompre la projection du film « La Réverie du paillard lunatique », au cinéma la Baronnie, pour faire entrer un troupeau de bœufs dans la salle. Des couteaux étaient distribués aux spectateurs, avec la consigne d'abattre les animaux, de boire leur sang et de découper leur chair pour la manger toute crue. Ceux qui réussissaient étaient récompensés en espèces sonnantes et trébuchantes. Qu'on nous reconnaisse au moins ceci : nous n'avons jamais regardé à la dépense. Ainsi, les spectateurs devenaient des créateurs d'un genre tout nouveau : venus au cinéma pour exciter leur vue et leur ouïe, ils étaient tout à coup investis du sacerdoce du goût et du toucher. Pour beaucoup, c'était comme s'ils n'avaient attendu que ça toute leur vie !

Bien sûr, cet événement était encore largement affecté de miasmes surréalistes. Mais le concept progressait vite. Un peu plus tard, au Grand Musée de Champerret, nous avons fait venir une équipe de manœuvres vêtus de salopettes rouges (encore une fois, nous ne faisons rien à

l'économie) qui ont décroché tous les tableaux pour les remplacer par des pulvérisateurs déversant sur le public des parfums forts et mélangés : par exemple du musc, mais aussi des odeurs d'arbres sauvages (spécialement distillés pour la circonstance par des spécialistes de Grasse) et, bien entendu, pour compléter la palette, des concentrés de fosses septiques. Ce qui montre, par parenthèse, que contrairement à ce que certains ont pu écrire à l'époque (mais il est vrai aussi que ces écrits furent presque tout de suite curieusement introuvables), nous autres aléphanistes n'étions pas opposés à la réalité. Tout au contraire, nous la revendiquions, cette réalité, comme le meilleur moyen possible d'accès à l'expérience artistique transfigurée, pourvu qu'elle fût débarrassée de tout élément outrageusement explicable.

Car l'aléphanisme ne repose pas sur une influence réciproque entre les différentes formes d'art. Ce n'est pas l'émotion de la peinture transportée dans la musique par l'intermédiaire d'un spectateur qui tout à coup « entendrait » ce que lui dicte la toile qu'il a devant lui. C'est l'inverse : la lecture d'une œuvre comme un langage de signaux qui ne sont pas les siens. Déchiffrer le tableau **en tant que** partition, le texte écrit comme dessin, la partition comme sculpture. Ainsi, l'œuvre dérivée n'a pas de lien nécessaire avec l'œuvre de base ; le hasard, grand créateur, est passé par là et nous l'avons seulement un peu aidé (d'où notre modestie, comparée à la présomption des grands théoriciens de l'art) grâce aux codes que nous avons inventés, qui existent toujours mais que personne n'utilise plus et qui disparaîtront sans doute avec moi (mais peut-être quelqu'un comme vous pourrait-il y mettre bon ordre ?).

Telle est l'essence de ce qu'on a appelé, souvent sans la comprendre, la transformation aléphanique. Des œuvres reconnues ont produit des transformations médiocres. Et, réciproquement, des productions bonnes à jeter ont parfois permis le surgissement de ce que l'on appelait autrefois des chefs-d'œuvre – je ne conserve ce terme que parce que je le sais compris de tous. Au demeurant, j'aimerais que les exemples de

ce que j'avance soient présents dans tous les esprits.

Malheureusement, à la différence de bien des « écoles » passées dont l'histoire est connue et répertoriée, nombre de transformations aléphanistes sont aujourd'hui ignorées en tant que telles. Je veux dire par là que le public croit y voir des œuvres originales. Or, c'est bien cette notion d'originalité que nous avons voulu réduire à néant. Trop souvent, il est vrai, les aléphanistes eux-mêmes ont récusé le principe même de la transformation pour une vulgaire question de droits d'auteur qu'ils ne voulaient pas partager, et pour ne pas faire non plus de publicité indirecte à leurs « confrères ». Mais ce n'est là que peu de chose au regard de la puissance d'effacement dont nous avons été les victimes de la part de prétendus « courants artistiques » qui n'ont eu de cesse que d'ensevelir notre projet sous leurs amas de matériaux hétéroclites. J'espère que votre article pourra contribuer un tant soit peu au rétablissement de la vérité. En tant que dernier aléphaniste, il me revient, et à moi seul, de vous charger de cette mission capitale pour l'avenir d'un peuple d'artistes disparus. J'espère que vous ne démentirez pas et attends avec impatience de recevoir votre article.

Un mot encore : personne désormais ne pourra sans mon agrément se réclamer de l'aléphanisme. Dites-le bien dans votre article. Cet Alexis Brayncat (un drôle de nom) qui installe du rien sur la matière muséale ne touche en rien la transfinitude de la sensation. Ce serait un comble ! Et ce John Hopt, avec son manifeste platement intitulé « Couleur, sensation, odeur » ne fait que plagier sans esprit nos réalisations qui furent autrement puissantes.

Bien à vous,

Paul Biraud

Sur ce, Achille Sondarut décida de publier cette lettre. Et d'imaginer tout le reste.

L'HÔPITAL DU FUTUR LA CHIRURGIE INTERQUANTA

par Corinne Roehrig

Pile au lever du jour, l'hôpital pivota sur son grand axe et ses panneaux solaires se dressèrent sur leur socle pour capter le moindre rayon. La nouvelle génération de bâtiments comportait une base cylindrique et un toit arrondi comme une demi-orange; la partie supérieure pouvait se tourner vers le soleil, s'alimenter en énergie le jour et charger ses batteries pour la nuit.

C'était un grand jour pour Gabor et l'équipe chirurgicale : il allait être le premier petit humain à être opéré au bloc de chirurgie InterQuanta.

Il était prêt. Depuis plusieurs semaines, il s'était connecté au professeur Mohandji, un sage hindou de Calcuttacity, pour des séances d'hypnose¹. Mohandji lui avait appris à ralentir son cœur, de 70 battements par minute en temps normal à 30 par minute seulement. Cela permettrait de diminuer les saignements pendant l'intervention.

Il lui avait aussi appris à maîtriser sa peur. La maladie de Gabor n'était pas grave : une bille blanche de quelques centimètres, appelée « kyste », avait poussé sur son poumon droit. Gabor avait bêtement attrapé une vieille maladie en allant visiter une ludoferme² où l'on conservait des animaux du XXI^e siècle.... Malgré les panneaux clignotants -interdit de toucher-, Gabor avait craqué devant un jeune chien joyeux, une boule de poils avec juste un petit bout de langue rose dans un museau souriant. Il l'avait pris dans ses bras et s'était laissé lécher. Et le gentil chiot lui avait transmis un microbe.... Peu après, la toux était apparue, il avait craché un peu de sang, et le robot Diagnostic avait laissé tomber de sa voie métallique : kyste hydatique du poumon. Pas d'autre issue que la chirurgie.

Le bloc InterQuanta qui attendait Gabor comprenait deux salles, totalement étanches, l'une pour le malade, l'autre pour sa copie. Un énorme cristal, inclus dans la paroi intermédiaire, générait l'énergie nécessaire à la transmutation du corps. Un inventeur génial, Alex Tournol, hélas désintégré au cours d'un de ses essais,

avait réussi à mixer les effets de l'holographie³ et de la téléportation⁴. Sous l'action du cristal, un double parfait du corps du patient naissait dans la deuxième salle. Le chirurgien pouvait alors opérer à son aise la « copie » du malade, que Tournol avait baptisée le « mimesoma ». Le mimesoma ne ressentant pas la douleur, il était inutile d'endormir le malade ; un sacré avantage !

Des machines plus sûres avaient été fabriquées depuis la mort de Tournol, mais la technique avait jusque là été réservée aux adultes volontaires. Gabor et ses parents étaient d'accord pour tenter l'expérience.

Gabor était nu. Aucun autre élément vivant ne devait pénétrer la salle avec lui, au risque de s'intégrer à son corps lors de la phase de régénération. Pendant l'intervention, seul le mimesoma était éclairé, il serait un peu caché.... L'infirmier qui accompagnait l'enfant avait revêtu pour l'occasion un uniforme jetable pailleté... Elle lui donnait l'air d'une grosse saucisse lumineuse, ce qui avait fait exploser Gabor de rire et avait fini de le décontracter.

Il se coucha en riant encore sur la table en verre de la première salle, les bras relevés au dessus de la tête pour libérer son côté droit. Lupa, la chirurgienne, lui fit un grand sourire à travers les vitres. Elle enfilait ses gants scalpel : un puissant laser incorporé à l'index droit du gant offrait une précision fantastique à l'opérateur.

L'infirmier ferma la porte et arma la sécurité. La lumière devint bleutée. Lupa était prête : elle demanda à Gabor s'il l'était aussi. OK. Le chronomètre au plafond se déclencha : il avait une minute pour diminuer son rythme cardiaque. Après 20 secondes, son cœur battait à 45 pulsations minute. A la fin du décompte, il battait comme prévu à 30 et Lupa alluma le cristal.

Un flash éblouissant envahit l'espace. Quand il disparut, le mimesoma de Gabor était là, sur la seconde table. Aussitôt la chirurgienne entra en action, passant ses bras dans de gros tunnels en plastique qui aboutissaient à la copie de Gabor. Un aide passait les instruments par un troisième tube. Lupa appuya son index sur la peau et la coupa sur deux centimètres, juste à la base du poumon, plaça un écarteur pour faire une place à la pince qui allait accrocher le kyste. Plus en profondeur, elle augmenta l'intensité du laser pour creuser la chair tout autour de la tumeur et la séparer du poumon.

1 Hypnose : c'est une sorte de sommeil léger qui peut faciliter la relaxation

2 Ludoferme : ferme où l'on apprend en s'amusant

3 Holographie : c'est un procédé de photographie qui reproduit les images en 3 dimensions

4 Téléportation : c'est un thème de science-fiction, qui prévoit le transfert d'un corps dans l'espace par des échanges d'énergie



Et brutalement la lumière du cristal commença à faiblir.....

Il ne fallait surtout pas qu'elle s'éteigne, surtout pas, sinon !.....

Dans le vacarme et le halo rouge des sirènes d'alarme, Lupa et Gabor se concentraient. Ils devaient absolument se figer, immobiles comme des pierres : tout mouvement aurait pour conséquence une destruction des tissus de Gabor. Ça avait coûté la vie à Tournol !

Autour d'eux en revanche, l'affolement était total. L'informaticien responsable du cristal ressemblait à Shiva, la déesse aux multiples bras, tellement il s'agitait d'un écran à l'autre pour régler le problème....

Gabor pensa fugitivement à la truffe noire du petit chien qui l'avait conduit là.... Trop mignon !

.... Et la lumière du cristal retrouva son intensité....

Lupa restait de marbre, statufiée. Les chirurgiens aussi faisaient de l'hypnose pour contenir leurs émotions. Elle décomptait les 30 secondes indispensables à la reprise de l'intervention après l'incident.

La suite dura à peine 3 minutes. Le kyste détaché, la pince entra en action et sortit la boule blanche. Lupa coula dans la plaie quelques gouttes de colle à peau, qui ressoudait instantanément les cellules. Encore une minute d'observation, et elle ordonna d'éteindre le cristal.

Flash. Eblouissement total.

Le nimesoma avait disparu. Gabor était sur sa table, avec comme un fil rosé posé sur sa peau, côté droit. Il entreprit de remonter très lentement son rythme cardiaque. Il savait que cette phase était délicate et qu'il fallait prendre son temps. 40 battements minute. 50. 55. Aucune douleur, aucun signe au niveau de la cicatrice. Il pouvait continuer. 65. 70.

Lupa était passée de son côté. Elle débrancha le sas de sécurité, qui s'aplatit dans un énorme « aouch » de soulagement, et ouvrit la porte.

Gabor était sauvé. Et célèbre !

*
* *

MOTS, EXPRESSIONS ET PHRASES D'UNE VIE

(Extraits d'un livre à paraître chez Liamar)

par René Novella

FAUX AMIS

C'était en 1931.

Après l'ouverture officielle du circuit par la voiture princière, le départ du 3^{ème} Grand Prix Automobile de Monaco avait été donné. Toute la Principauté vibrerait d'enthousiasme depuis que la Bugatti de Louis Chiron, le seul pilote de nationalité monégasque, avait pris la tête et ne cessait d'accentuer son avance sur ses concurrents.

Tout le long des remparts, les habitants du Rocher applaudissaient à chacun de ses passages au « tournant des gazomètres », qui porte aujourd'hui le nom d'Antony Noghès, le fondateur de la « Course dans la cité ».

Soudain une violente altercation éclata entre deux spectatrices, une Corse et une Piémontaise, que l'on dut séparer, car elles ne se bornaient pas aux insultes, mais commençaient à échanger des coups.

La querelle avait été provoquée par une remarque de la Piémontaise qui, impressionnée par la vitesse de Louis Chiron, avait commenté l'exploit, en déclarant, dans son dialecte : « *CIDENT¹ ! STU² CHIRON !* ». Ce qui signifie : « Fichtre ! ce Chiron ». La Corse, épouse d'un Monégasque et qui avait acquis quelques notions de notre langue, avait rapproché l'interjection piémontaise d'une expression monégasque, utilisée pour souhaiter du mal à quelqu'un (un *açidente*). Elle avait cru comprendre que sa voisine, préférant la victoire d'une voiture italienne, avait voulu jeter un sort à Louis Chiron, en lui souhaitant un accident.

1 Prononcer « tchidain¹ »

2 Prononcer « stou »

*
* *

Quelque quinze ans plus tard, pour mes premières traductions de l'italien en français, j'ai pu bénéficier du précieux concours de l'auteur, qui, connaissant bien la langue française, était à même d'apprécier mon travail. Mais il arriva aussi que, sur certains points, il me fallut lutter pour refuser ses suggestions. C'est ainsi que Curzio Malaparte me reprocha de chercher ailleurs l'équivalent d'une expression italienne, usitée en français avec les mêmes mots. Il s'agissait de *A GUISA DI* qu'il prétendait me faire traduire par *EN GUISE DE*, alors que, dans son texte, « a guise di » ne signifiait pas « à la place de », mais « en forme de ».

*
* *

Au cours de l'une des dernières années que j'ai passées à Rome, l'Association Italia-Francia m'avait demandé de prononcer, à son siège, une conférence sur un sujet de mon choix, mais, de préférence, en langue italienne.

Une fois mon exposé conclu, les auditeurs vinrent vers moi pour me féliciter sur ce que j'avais dit et sur mon italien. Parmi eux, une dame, pensant m'être agréable, s'adressa à moi en français, ne tarissant pas d'éloges et sur ma maîtrise de la langue italienne et sur l'étendue de mes connaissances. Elle conclut avec ces mots : « *VOUS ETES VRAIMENT TRES VERSATILE* », ce qui, l'on en conviendra aisément, n'était pas du tout un compliment. Heureusement je connaissais la signification du même mot en italien, où seule la prononciation change, avec accent tonique sur le A et le E final ayant valeur de É. Pour les Italiens, « versatile » est synonyme de « éclectique », capable de traiter plusieurs sujets, dans les domaines les plus variés, autrement dit : très cultivé.

BONS ELEVES MAIS CHAHUTEURS

J'ai eu la chance de faire partie, au lycée, d'une très bonne classe, dont quelques élèves ont remporté, plus tard, de grands succès dans l'enseignement supérieur : deux polytechniciens, sortis respectivement au 1^{er} et 6^e rang de leur promotion ; un agrégé d'anglais, futur doyen de faculté ; un agrégé de mathématiques.

D'autres sont devenus médecin, dentiste, avocats, juge, notaire, hauts fonctionnaires...

Studieux, appliqués, parfois brillants, nous étions toujours prêts à chahuter, mais autant que possible, de manière intelligente. C'est ainsi qu'en terminale, nous décidâmes, un jour, de jouer un bon tour à M. Armand



Lunel, notre professeur de philosophie. Mais comment exprimer notre fantaisie de gais lurons ? En nous présentant au prochain cours dans des tenues extravagantes ? En séchant tous ce cours ? Ou encore en saluant notre Maître, au moment d'entrer en classe, avec les notes, reprises en chœur, de l'Internationale, car le devoir à remettre avait pour thème « la liberté » ? Nous optâmes finalement pour l'adjonction d'une copie supplémentaire au paquet de celles qui correspondaient au nombre d'élèves de la classe...

M. Lunel nous avait conseillé, dès le début de l'année, de toujours commencer nos dissertations par des exemples, empruntés à l'actualité et pouvant se rapporter au sujet proposé. Nous étions à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Les journaux abondaient en détails sur les préparatifs militaires, de part et d'autre du Rhin. La copie anonyme, rédigée collectivement,

déplorait le sort injuste de certains aéronaves des lignes Maginot et Siegfried et proposait, au nom du « droit des choses », de créer un parti dont le slogan serait : « *LIBEREZ LES BALLONS CAPTIFS* ». Tout aussi grave aux yeux des auteurs du devoir supplémentaire, le fait que, le long de certains trottoirs, des files de voitures immobilisées portaient sur leur toit, en lettres lumineuses la mention « libre », d'où l'on pouvait conclure que d'autres véhicules du même genre étaient privés de liberté. Une manifestation de masse s'imposait avec banderoles « *POUR LA DEFENSE DES TAXIS QUI NE SONT PAS LIBRES* ».

Lois de la restitution des copies, après ses commentaires sur chacun des devoirs signés, notre professeur profita de la dissertation collective pour nous expliquer que même la liberté a ses limites, notamment celles du bon goût.

EPITAPHES

La chapelle de l'hôpital, situé autrefois sur le Rocher, devint, après avoir été désaffectée, le siège de l'Institut international de la Paix, créé, en 1903, par le Prince Albert I^{er}. Elle abrita, dans l'entre-deux guerres, une classe de l'Ecole des Frères et, après la Seconde Guerre mondiale, elle fut aménagée en galerie d'expositions picturales.

En 1964, le Prince Pierre, conformément à ses dernières volontés, y fut inhumé, après qu'elle eût été à nouveau consacrée, sous le vocable de saint Honoré.

J'étais alors secrétaire général du Conseil littéraire, dont le Prince Pierre avait été nommé Président, dès l'origine. Le Prince Rainier III me donna mission d'aller recueillir auprès des membres du Conseil littéraire et du Président du Conseil musical des hommages à la mémoire de son Père.

Ces hommages sont autant d'épithètes, gravées sur des plaques de marbre scellées aux murs de la nef latérale de la chapelle Saint-Honoré.

Chaque année, au cours de la session monégasque du Conseil d'administration, du Conseil littéraire, du Conseil musical et du Conseil artistique de la Fondation Prince Pierre de Monaco, les Présidents et membres de ces divers Conseils participent à une cérémonie du souvenir, célébrée, dans cette chapelle par Mgr l'Archevêque. Ils peuvent ainsi prendre connaissance des témoignages exprimés par leurs prédécesseurs aujourd'hui disparus :

Quel admirable écrivain S.A.S. le Prince Pierre eût été s'il avait écrit la poésie de sa vie au lieu de la vivre.

Marcel ACHARD

Aimant les Arts, il sut les protéger, avec noblesse, avec constance, avec amitié.

Gérard BAUËR

Tout ce qui élève et ennoblit l'homme guidait ses actes.

Emmanuel BONDEVILLE

La délicatesse du cœur donnait à la curiosité de son esprit le frémissement que la mer communique à la montagne qu'elle baigne.

Carlo BRONNE

Homme de cœur, courtois, toujours ferme quand il le fallait, dévoué aux Lettres et aux Arts, tel reste, dans ma mémoire le Prince Pierre, dont la pacifique et bienfaisante action doit animer ceux qui lui survivent et servir d'exemple aux générations futures.

Jean BRUCHESI

Du mot Prince il existe deux définitions, l'une propre aux enfants, l'autre aux grandes personnes. Mais la première est la plus exigeante et sans doute la plus vraie. Le Prince Pierre de Monaco conciliait les deux.

Gilbert CESBRON

C'est un beau souvenir que d'avoir vu le Prince Pierre de Monaco unir à sa féconde amitié pour les créations de l'esprit les plus délicates fidélités du cœur.

Jacques CHENEVIÈRE

Ce grand seigneur ami des Lettres a eu tout le long de sa vie l'élégance de sourire et nous a donné jusque devant la mort l'exemple de la sérénité.

Roland DORGELES

Le Prince Pierre de Monaco a représenté à mes yeux, pendant des années, le grand seigneur exemplaire.

Georges DUHAMEL

C'était un seigneur d'autrefois. Il aimait les lettres d'une affection bienfaisante. Il endura de cruelles souffrances avec un stoïcisme qu'il cachait sous les grandes manières du Prince et il accueillit la mort en chrétien.

Pierre GAXOTTE

Le goût le plus exquis, le plus sûr, la courtoisie la plus naturelle, la discrétion la plus attentive dans l'accueil et dans l'amitié, tel le retrouve notre souvenir et le regrette notre fidélité.

Maurice GENEVOIX

Ici dans ce haut lieu consacré à la paix par le Prince savant Albert de Monaco, où Prince et Chevalier lui-même de la paix il priait pour la paix des hommes, le Prince Rainier III et la Princesse Grace l'ont tendrement, pieusement enseveli et rendu à la paix de Dieu.

Paul GERALDY

J'aimais le Prince Pierre parce qu'il était à la fois un Prince et un homme.

Jean GIONO

Son goût exquis, sa délicate courtoisie, ses grandes qualités d'esprit et de cœur faisaient du Prince Pierre de Monaco, pour les écrivains et les artistes, un ami incomparable.

André MAUROIS

Seigneur des Lettres et des Arts il nous a privé de ses œuvres pour avoir trop aimé celles des autres.

MARCEL PAGNOL

Sa pensée brillante, son autorité courtoise, sa générosité nuancée d'ironie composaient un climat d'élégance auquel il était impossible de résister longtemps. On avait l'impression qu'il vous offrait en même temps que sa présence les qualités d'esprit nécessaires pour le comprendre et pour l'aimer.

Henri TROYAT

MÉMOIRE INDIRECTE ou MA MÈRE M'A RACONTÉ

Je n'avais pas trois ans, lorsqu'un matin ma mère, profitant de mon sommeil qu'elle avait jugé profond, décida d'aller faire ses provisions chez le boulanger et à l'épicerie du coin. Elle se rendit compte qu'elle avait mal apprécié mon degré d'assoupissement, au moment où, sur le chemin du retour, elle m'aperçut, de loin, assis sur la première marche de l'escalier conduisant à notre appartement, au 2^e étage du n° 26 de la rue du Milieu.

J'étais tranquille et serein, se souvient-elle, jusqu'à l'instant où je l'aperçus. C'est alors que je me mis à pleu-

rer bruyamment et, lorsqu'elle arriva devant moi, je lui déclarai, à travers mes sanglots et en hachant ma phrase : « TU M'AS LAISSE SEUL, ... TU M'A LAISSE SEUL... DANS VI-YE, ... SANS CLEF ».

Or, avant de quitter l'appartement, j'avais pris soin d'emporter la clef, demeurée dans la serrure, comme de coutume alors, et l'avais soigneusement glissée dans ma poche. Espièglerie ou instinct pervers de l'enfant gâté, qui est déjà un homme ?

PROPOS DE PALAIS

Dans mon livre *Le Rocher d'alors*, paru à Monaco, en 1995, aux Editions E.G.C. et republié, en 2007, toujours à Monaco par Liemar Editions, j'ai recensé, de mémoire, tous les commerçants du Rocher, pendant les années 20 et 30. On comptait alors sept cordonniers,

tous de nationalité italienne, exerçant leur talent de ravaudeurs de souliers éculés et troués.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'un d'entre eux et le fils d'un autre s'étaient associés pour exploiter, dans leur échoppe, un marché beaucoup plus lucratif



consistant, en période de pénurie, à confectionner et à vendre, au noir, des chaussures sur mesures. Ceci pour préciser qu'ils étaient largement à l'abri du besoin. Or, un beau matin, à l'heure de l'apéritif, ils s'accordèrent une petite pause, pour aller prendre un pastis à la buvette située au rez-de-chaussée du n° 4 de la rue que nous continuions à dénommer « du Milieu ».

La tenancière de l'estaminet s'était retirée un moment dans sa cuisine, pour surveiller la cuisson d'un plat qu'elle avait laissé mijoter, lorsque les deux compères aperçurent, sur le comptoir auquel ils étaient accoudés, un porte-monnaie qu'elle avait négligé d'emporter avec elle. L'occasion fait le larron dit un vieux proverbe. Le porte-monnaie fut subtilisé. Lorsqu'elle s'en aperçut, la dame porta plainte et la police remonta très vite aux deux complices, qui, bien que prétendant avoir voulu se livrer à une plaisanterie, avec la ferme intention de restituer l'objet disparu, furent incarcérés et traduits en correctionnelle.

J'avais pris l'habitude, comme d'autres habitants du Rocher, d'aller, certains jours d'audience, écouter les plaidoiries des ténors du barreau : M^r Louis Aureglia, M^r Victor Raybaudi... et les avocats débutants M^r Jean-

Charles Rey, M^r Jean-Charles Marquet, M^r Jean-Eugène Lorenzi...

Le jour du procès, la salle était bondée, les prévenus étant connus de tous. M^r Jean-Charles Marquet, qui assurait leur défense, avait choisi, pour minimiser le larcin, de recourir au ton badin. Il commença sa plaidoirie par ces mots : *DEUX CORDONNIERS DANS LEURS PETITS SOULIERS*, ce qui, comme il l'avait prévu, ne manqua pas de dérider la salle et le prétoire. Puis, à la barre, le père du jeune cordonnier, encore mineur, supplia les juges de lui rendre son fils, qu'il s'engageait à surveiller de plus près et conclut son plaidoyer en déclarant : « *JE NE LE QUITTERAI PAS D'UNE SEMELLE* ».

Les juges sourirent, certains que ce père avait parlé autant avec son cœur qu'avec les mots de son métier, sans chercher un effet oratoire. Ils optèrent pour l'indulgence et relaxèrent les deux délinquants primaires.

L'aîné d'entre eux, bon père de famille, n'eut plus jamais maille à partir avec la justice. L'autre ne tarda pas à récidiver, de manière beaucoup plus grave. Condamné à la prison ferme, il fut expulsé de Monaco. On le rencontrait parfois errant dans les rues de Vintimille, entre deux séjours dans les geôles italiennes.

DEUX MOTS TROIS HISTOIRES

ABSTÈME et MELANZANE sont deux mots français très peu usités, au point que ni l'un, ni l'autre ne figurent dans le Petit Larousse, alors que tous les deux étaient encore mentionnés dans le Larousse du XX^e siècle en six volumes.

Leurs équivalents italiens, ASTEMIO et MELANZANA font en revanche partie du vocabulaire courant de tout locuteur transalpin, le premier qualifiant toute personne « qui ne boit pas de vin » et le second signifiant « aubergine ».

En français, le mot « abstème » désigne le prêtre qui, ne buvant pas de vin, est autorisé à communier sous une seule espèce, l'hostie et donc dispensé de porter le calice à ses lèvres. Quant au mot « mélanzane », il est défini comme étant le nom vulgaire de l'« aubergine ».

Première histoire :

Au cours d'un dîner offert, dans le cadre du Festival international de télévision de Monte-Carlo, en l'honneur de Patrice Laffont, à l'occasion de sa dernière participation à l'émission *Des Chiffres et des lettres*, l'animateur devait recevoir un exemplaire du dictionnaire *Le Grand Robert*, à titre de cadeau d'adieu.

Etant au nombre des invités, je taquinais mon voisin de table, le Président de la société « Le Robert », sponsor de la soirée, en affirmant que le Petit Robert présentait certaines lacunes car il ne citait ni « abstème », ni « mélanzane ». Piqué au vif, le Président rétorqua qu'il était prêt à parier que les deux vocables figuraient dans le Grand Robert.

J'acceptai le pari et proposai, comme prix, un Grand Robert, en précisant : « Si je perds, je le paie ; si je gagne vous me l'offrez ».

Vérification fut faite sur le champ. « abstème » était mentionné mais pas « mélanzane ».

Le Président me demanda mon adresse pour m'expédier, dès son retour à Paris, les neuf volumes. Je lui suggérai d'éviter les frais d'expédition en me remettant l'exemplaire destiné à Patrice Laffont, auquel il pourrait remettre directement un autre exemplaire.

Deuxième histoire :

Lors d'un déjeuner offert pour fêter le 80^{ème} anniversaire du Cardinal Silvio Oddi, je racontais l'histoire précédente, quand le cardinal s'inscrivit en faux contre mes affirmations concernant les prêtres abstèmes.

« Aucune disposition du droit canon, précisa-t-il, ne fait allusion à la dispense que vous avez citée ».

Je m'inclinai bien entendu devant l'autorité du prélat, mais je déclarai, pour ma défense, avoir lu ce que j'avais avancé, dans le Grand Larousse du XIX^e siècle.

Quelques jours plus tard le Cardinal Oddi m'appela au téléphone pour me dire qu'il avait pu vérifier mes allégations à la Bibliothèque Vaticane et, tout en confirmant que le droit canonique ignore les prêtres abstinents, il précisa que le droit coutumier les autorise, ce qu'il ne savait pas, à présenter une dispense à la « Congrégation pour la discipline des sacrements ».

Troisième histoire :

Comme la première, la troisième histoire a pour cadre le Festival international de télévision de Monte-Carlo.

Au cours d'un déjeuner, je racontais à Edouard Molinaro et à son épouse comment, grâce à un pari, j'avais hérité d'un Grand Robert. Et, à ma grande stupeur, j'entendis Mme Molinaro déclarer : « C'EST MOI QUI AI HERITE DE L'AUTRE LORS DE MA SEPARATION D'AVEC PATRICE LAFFONT », dont j'ignorais qu'elle avait été l'épouse, en premières noces.

BONNE CONDUITE

Arrivé depuis peu à Rome, je tâchais d'adapter ma façon de rouler dans la capitale à celle des automobilistes romains qui, comme ils disent, conduisent par anticipation, c'est-à-dire en prévoyant les réactions des autres. Souvent pari plutôt que prévoyance.

Mais, plus encore que le trafic chaotique, ma première conversation avec des carabinieri fut pour moi motif de surprise et de perplexité.

Je m'étais arrêté à un feu rouge, lorsque le conducteur du véhicule qui me suivait klaxonna bruyamment. Je portai mon regard sur mon rétroviseur et constatai que la seule voiture qui se trouvait derrière la mienne était occupée par deux carabinieri. Pensant avoir commis quelque infraction, je quittai mon siège pour aller plaider ma cause, en expliquant que je venais à peine de m'installer à Rome. J'espérais aussi que ma qualité d'ambassadeur favoriserait l'indulgence des représentants de l'ordre. Mais je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche que déjà le carabinier qui n'était pas au volant me demanda ce que j'attendais pour passer. Interloqué, je répondis :

« LE VERT », ce qui déclencha le rire de mon interlocuteur et de son collègue. Ils m'expliquèrent qu'à agir ainsi je risquais fort de me faire télescoper. Le feu rouge ne protégeait en cet endroit qu'un passage piétonnier. L'habitude, et non le droit, veut que l'on poursuive sa route, si personne ne se trouve sur les trottoirs de part et d'autre, ce que « prévoit » que vous ferez l'automobiliste qui vous talonne.

A quelque temps de là, alors que je me rendais, en taxi, à ma réception, le chauffeur brûla délibérément un feu rouge, au croisement, cette fois, de deux voies à grande circulation. Il esqua de quelques centimètres un véhicule qui traversait le carrefour à vive allure. Je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer que nous l'avions échappé belle. Me dévisageant dans son rétroviseur, il me dit : « Vous n'êtes pas de Rome », ce que je lui confirmai par un signe de tête. « Alors, sachez, ajouta-t-il, qu'à Rome, IL ROSSO NON È UN DIVIETO, È SOLO UN CONSIGLIO (le rouge n'est pas une interdiction, c'est seulement un conseil).

POEMES

par Rober Roc

*Va gitane,
va sur les routes infinies
à la recherche de l'éternité.
De ton père et de ta mère
tu n'as même pas les cendres
jetées au vent par les bourreaux aryens.
Ton homme est mort pour la France,
mais qui s'en souvient encore ?
Sans murmures, tu portes ta croix,
tandis que les oiseaux
chantent l'amour
dans les bocages.
Tu traînes ta misère
dans la boue des chemins.
Sur la route noire,
tu portes le doute
comme une croix
qui te meurtrit les reins
et parfois ton cœur torturé
semble être transpercé du clou
qui crucifia le doux Jésus.*

*Par monts et par vaux,
toujours en butte aux sarcasmes,
toujours en butte aux vilénies,
sans cesse il faut que tu erres...
Tu n'as pas même
un bras pour t'appuyer,
un cœur pour te consoler...
Ton fils est bien trop petit...
Qui donc lui apprendra à vivre,
à lutter pour ne pas mourir ?
Va gitane,
va sur les routes infinies,
va avec ton fils,
va au soleil levant,
car, pour toi,
car, pour ton fils,
se leveront bien un jour
des matins ensoleillés,
des matins où,
pour toi comme pour lui,
il y aura,
selon la divine promesse,
du pain et des roses à foison.*

*Quand s'en vient le printemps
le mistral énamouré
effleure de ses chaudes caresses
la douce terre de Provence.*

*Entre les monts tout de blanc frangés
et la mer toute d'azur vêtue,
villes aux blancs palais,
villages aux vieilles bastides
et antiques pierres
dressées sous le ciel
par les légions de César
dansent un ballet sous le soleil.*

*Sur les collines fleuries
d'œillets primesautiers,
de leurs fruits couleur d'ébène
les oliviers sont veufs,
mais, dans les plaines fécondes,
cerisiers parés comme des épousées
et mignons pêcheurs roses,
accortes demoiselles d'honneur,
sur deux notes,
écrivent une symphonie
à la gloire du printemps.*

*Face à la mer bleutée, étale et infinie
dont les flots enlacent des rivages
doux comme des seins d'adolescente,
sous le pin qui vers la lumière s'élance,
une fille sourit au printemps.
La chevelure piquée d'une rose pourpre,
elle chante le plaisir de vivre,
elle chante le plaisir d'aimer
et, sur les plus hautes branches,
les oiseaux ravis
reprennent en cœur
sa chanson de vie,
sa chanson d'amour.*

*Quand s'en vient le printemps,
en cette douce terre de Provence,
tout chante la vie et l'amour,
l'amour fort comme l'espoir
des moribonds qui revivront
dans leurs enfants,
la vie tenace comme l'espoir
des paysans, des ouvriers, des pêcheurs
qui peinent sous le ciel bleu.*

BREF HISTORIQUE DU PEN CLUB

Le PEN club international est une association internationale apolitique non gouvernementale d'écrivains fondée en 1921 par *Catharine Amy Dawson Scott* avec l'appui de John Galsworthy. Elle a pour but de « rassembler des écrivains de tous pays attachés aux valeurs de paix, de tolérance et de liberté sans lesquelles la création devient impossible ». Depuis mars 2004, son président est l'écrivain et diplomate tchèque Jiří Gruša.

Elle défend la liberté d'expression, elle la réclame pour tous ; elle lutte pour le respect de la parole féminine, la culture des langues, la culture de la Paix. Elle prendrait pour mot d'ordre ce dit de Voltaire : « *Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrais pour que vous puissiez le dire.* »

Le sigle *PEN* est de Catharine Amy Dawson Scott. Cet acronyme du mot anglais « pen (plume) » résume les différents métiers de l'écriture ; P = Poets, Playrighters ; E = Essayists, Editors ; N = Novelists, Non-fiction authors.

La section française du PEN Club a été fondée en 1921. Elle est dirigée successivement par Anatole France (1921), Paul Valéry (1924 et 1944), Jules Romains (1934), Jean Schlumberger (1946), André Chamson (1951), Yves Gandon (1959), Pierre Emmanuel (1973), Georges-Emmanuel Clancier (1976), René Tavernier (1979). Depuis sa création, le PEN Club s'est attaché à défendre la libre circulation des hommes et des idées, en organisant notamment des congrès et des échanges culturels internationaux.

Le PEN international devait, en 1968, agréer comme section nationale le PEN Club de Monaco fondé par le premier Prix Renaudot, le romancier et dramaturge Armand Lunel, librettiste de Darius Milhaud.

Avec cette création, la Principauté, comme le souhaitait le Prince Rainier III, affirmait un peu plus encore son renom littéraire qu'elle devait déjà, pour ne citer qu'eux, à Gustave Saige, Antony Burgess, Louis Notari, Clément Pastorelly qui publia Marcel Pagnol, le chanoine Georges Franz, Suzanne Cita Malard, Gabriel Ollivier, Joseph Sauvaigo, Louis Barral, accompagnateur de Tino Rossi à ses débuts et ami de Léo Ferré, et Maître Jean-Eugène Lorenzi, fondateur par la suite de la revue du PEN Club de Monaco. Aujourd'hui, le club est présidé par S.E. M. René Novella, ancien ambassadeur de Monaco en Italie, traducteur de Malaparte, Bandello et Aniante et auteur de nombreux romans.

Sources : *P.E.N. International* et *Wikipédia.org*

CHARTRE DU PEN

Comportant l'amendement entériné au Congrès de Mexico de 2003

La Charte du PEN est basée sur les résolutions adoptées à ses Congrès Internationaux et peut être résumée comme suit :

Le PEN affirme que :

1. La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.
2. En toutes circonstances, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.
3. Les membres de la Fédération useront en tout temps de leur influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations, et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.
4. Le PEN défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare en faveur d'une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le PEN affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du PEN tout écrivain, rédacteur, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, sa langue, sa race, sa couleur ou sa religion.



P.E.N. Club de Monaco
C/o Musée d'Anthropologie Préhistorique
Boulevard du Jardin Exotique
MC 98000 Monaco